

## TITUS-CARMEL, SE PERDRE AVEC MANET

Il n'y a pas de durée dans la peinture, pas de limite, pas de début ni de fin. Le regard peut s'y perdre, indéfiniment. C'est cette perte, celle du modèle et la nôtre, à sa vue, celle du peintre regardant au fond de lui-même, aussi, que sonde le peintre, écrivain et poète Gérard Titus-Carmel dans ce petit opus consacré à la peinture d'Édouard Manet.

Le regard des modèles chez Manet se dérobe, évite le face-à-face. Berthe, Suzon, Léon tournent la tête et observent, hors cadre, quelque chose qui s'absente à nos yeux. Ses personnages s'ennuient, attendent, doutent. Certains semblent songeurs et d'autres ne pensent à rien, regards perdus dans la vague. Car écrit Titus-Carmel, citant Baudelaire rappelant que « la modernité, c'est le

transitoire, le fugitif, le contingent », « la beauté est toujours bizarre, mais Manet, dépourvu d'imagination, la traque dans un ailleurs insaisissable (...) ». Car en travaillant ces regards absents, Manet débarrasse la peinture de son message. Il l'épure, la célèbre. Elle se suffit à elle-même. Évidemment, il y a des contre-exemples. Victorine Meurent, la modèle campant *L'Olympia* regarde le peintre bien en face. Mais le voit-elle ? Son regard, fixe, reste inaccessible. Elle incarne l'effacement de la visée au profit de la peinture seule. Puis, il y a ceux qui surprennent par leur présence même, ceux dont le corps est fugitif, impromptu. Dans le *Déjeuner sur l'herbe*, la nudité de la même Victorine surprend au milieu de ces corps vêtus. Titus-Carmel l'a fait parler « Tu ne t'attendais pas à me voir là, n'est-ce pas ? » Cette absence, c'est aussi celle du peintre, que parfois le modèle sembler déplorer. Le peintre qui peint après la scène, a posteriori, de mémoire, perdu dans l'exercice de sa peinture et dont le regard n'accroche pas celui du modèle. Ce petit livre



Édouard Manet. *La Prune*.  
Vers 1877, huile sur toile, 73,6 x 50,2 cm.  
National Gallery of Art, Washington, D.C.

est une ballade à travers les toiles de Manet, qu'on déguste ne serait-ce que pour la saveur du verbe de Titus-Carmel, qui sait être poète jusque dans son analyse des toiles, dont il détaille les compositions. Plusieurs d'entre elles sont reproduites en noir et blanc dans ces pages, mais en le lisant, on les voit mieux. ■ EMMA NOYANT

**Édouard Manet – Le regard perdu.** Gérard Titus-Carmel.  
Éditions L'Atelier contemporain, coll. Phalène, 64 p. – 9 €

## TITUS-CARMEL, SE PERDRE AVEC MANET

**Il n'y a pas de durée dans la peinture, pas de limite, pas de début ni de fin. Le regard peut s'y perdre, indéfiniment. C'est cette perte, celle du modèle et la nôtre, à sa vue, celle du peintre regardant au fond de lui-même, aussi, que sonde le peintre, écrivain et poète Gérard Titus-Carmel dans ce petit opus consacré à la peinture d'Édouard Manet.**

Le regard des modèles chez Manet se dérobe, évite le face-à-face. Berthe, Suzon, Léon tournent la tête et observent, hors cadre, quelque chose qui s'absente à nos yeux. Ses personnages s'ennuient, attendent, doutent. Certains semblent songeurs et d'autres ne pensent à rien, regards perdus dans la vague. Car écrit Titus-Carmel, citant Baudelaire rappelant que « la modernité, c'est le

transitoire, le fugitif, le contingent », « la beauté est toujours bizarre, mais Manet, dépourvu d'imagination, la traque dans un ailleurs insaisissable (...) ». Car en travaillant ces regards absents, Manet débarrasse la peinture de son message. Il l'épure, la célèbre. Elle se suffit à elle-même. Évidemment, il y a des contre-exemples. Victorine Meurent, la modèle campant *L'Olympia* regarde le peintre bien en face. Mais le voit-elle ? Son regard, fixe, reste inaccessible. Elle incarne l'effacement de la visée au profit de la peinture seule. Puis, il y a ceux qui surprennent par leur présence même, ceux dont le corps est fugitif, impromptu. Dans le *Déjeuner sur l'herbe*, la nudité de la même Victorine surprend au milieu de ces corps vêtus. Titus-Carmel l'a fait parler « Tu ne t'attendais pas à me voir là, n'est-ce pas ? » Cette absence, c'est aussi celle du peintre, que parfois le modèle sembler déplorer. Le peintre qui peint après la scène, a posteriori, de mémoire, perdu dans l'exercice de sa peinture et dont le regard n'accroche pas celui du modèle. Ce petit livre



Édouard Manet. *La Prune*.  
Vers 1877, huile sur toile, 73,6 x 50,2 cm.  
National Gallery of Art, Washington, D.C.

est une ballade à travers les toiles de Manet, qu'on déguste ne serait-ce que pour la saveur du verbe de Titus-Carmel, qui sait être poète jusque dans son analyse des toiles, dont il détaille les compositions. Plusieurs d'entre elles sont reproduites en noir et blanc dans ces pages, mais en le lisant, on les voit mieux. ■ EMMA NOYANT

**Édouard Manet – Le regard perdu.** Gérard Titus-Carmel.  
Éditions L'Atelier contemporain, coll. Phalène, 64 p. – 9 €